

bien au centre et au sud qu'au nord ; il s'agissait de préparer un mouvement général contre les étrangers ; tous les Chinois voulaient bien y participer. Mais lorsque, par un premier édit, l'impératrice sembla approuver les Boxers en blâmant le général chinois qui avait fait tirer dessus, la situation se dessina. Les Boxers se déclarèrent les soutiens du trône, désignèrent le prince Tuan pour leur chef et virent se joindre à eux tous les contingents chinois des provinces du nord. Par contre, les Chinois du sud, croyant qu'il s'agissait d'un événement seulement *dynastique et mandchou*, et non pas d'une révolte *nationale et chinoise*, demeurèrent tranquillement chez eux ; leurs vice-rois déclarèrent ne pas obéir aux ordres guerriers venus de Péking, et le consul français au Yun-Nan, M. François, put, sans escorte et sans danger, réintégrer le Tonkin français, de même qu'il eût pu, s'il avait voulu, demeurer tout paisiblement à Yun-Nansen.

L'explication de ces grands mouvements et de ces reculs subits des masses populaires montre combien peu comptent, dans les événements qui se déroulent, les actes des flottes et des troupes internationales réunies dans le golfe et sur le sol du Petchili. L'affaire des forts de Takou ne fut qu'un prétexte. L'impératrice douairière, hésitante, débordée par la rapidité des circonstances, l'âme toujours remplie des prudents conseils du vieux Li-Hung-Chang, qui fut vingt ans premier ministre, l'impératrice pencha pour des mesures moyennes, en raison de la connaissance qu'elle avait des forces occidentales. Le prince Tuan, qui les ignorait, fort de l'appui des Boxers, des sociétés secrètes du nord, des troupes chinoises arri-